

Le temps d'hiver

Dans le brouillard glacé de ce matin d'hiver, nous montions, à pas lents et fléchis, la vieille côte de Penne, au flanc du Roc d'Anglars. « Alions voir là-haut, du côté de Lucas » m'avait dit la veille mon compagnon Lézin de Pourroutou : « ils nous cèderont bien quelques truffes... ». La saison devait être bonne : il avait plu quand il fallait, de juillet à octobre, et les pépites odorantes « devaient y faire » sous la terre, par ces beaux jours de fin d'année.

— Beau temps aujourd'hui vous verrez, disait Lézin, ça ne manque jamais ; fumées de combe : cherche l'ombre ; fumées de puy : demeure au lit. Vous allez voir là-haut, quand nous sortirons du brouillard.

Et de fait, à mesure que nous montions, une clarté de plus en plus rousse dorait chaleureusement la brume plus mince. Bientôt, à travers des lambeaux flottants de mousseline, apparut le bleu du ciel, un peu trouble, frêle et fin, au-dessus du fronton massif du Roc d'Anglars.

— Regardez quelle différence avec le soleilhon, là-bas.

Il désignait du menton, de l'autre côté de la vallée, le penchant du midi, tout nu, sec et sain, qui resplendissait au soleil. Autour de nous, au contraire, cette pente de l'hiversenc se contractait, livide, tout ébouriffée de frimas.

— Comment voulez-vous, rêvait tout haut mon compagnon, que ces bois d'ici valent quelque chose ? N'achetez jamais du bois *de par* l'hiversenc : vous le garderiez cent ans dans la cave qu'il ne serait jamais sec. Et puis ça brûle sans faire de flamme ; et pas de braise pour mettre le moine... Allez expliquer ça...

Tout rêvant moi aussi à cette énigme — une de plus parmi celles que nous proposent à chacun de nos pas les choses les plus simples — je me demandais ce que je savais de plus, après tout, avec ce bric-à-brac de science brinqueballant

dans ma cervelle, que cet homme inculte, illettré, dont l'intelligence vierge, directement affrontée au mystère, s'étonnait et se troublait, exactement comme la mienne, de ne rien comprendre aux choses essentielles, les seules au fond qui importent vraiment. Et pour consoler ma pensée de cette amertume trop connue, je m'amusais à observer, de part et d'autre du chemin, les broussailles saupoudrées où se confondaient toutes les plantes, méconnaissables sous leur poussière cristalline. Chaque brindille, vue de près, se doublait de son épaisseur de givre : baguette ouvragée, denticulée d'une matière fragile et pure. A la longue seulement je reconnaissais ici des lames de graminées, là des fils de mousse, dans la fissure d'un rocher le feston d'un cétérach, ailleurs l'armature d'une scabieuse ou bien un chèvrefeuille écarquillé en fagot nu.

— Voyez-moi ça, me dit Lézin, s'arrêtant pour me montrer à droite, au-dessous de nous, la coulée blanche du brouillard.

Comme un fleuve immobile, il dormait dans la vallée. Il la comblait de sa masse. Il en épousait les méandres, s'étirait ou s'échancrait en golfes et en caps, et sa surface lisse, nacrée, parfaitement horizontale, bouillonnait d'ombres çà et là.

Nous avions atteint cependant la hauteur du plateau : mollement creusé de combes il déroulait à l'infini ses grèzes et ses bois. Cette solitude, gorgée de lumière, bienheureusement s'épandait. Ainsi réduit à l'essentiel, dénudé, sans couleur, rigide, jamais ce vieux pays ne m'avait donné à ce point l'impression d'un retour à l'innocence, d'un face à face avec l'éternité. L'accessoire, l'adventice, l'éphémère, tout cela disparu, oublié : restait l'ossature originelle, la matière et la forme dans leur essence et leur pérennité.

Quelle leçon, dans cette immobilité taciturne ! Une fois de plus je surprénais chez elles, loin des hommes, bien étrangères à nos agitations et à nos infamies, dans leur stupeur qui ressemble à l'attente contemplative, les choses qui ne changent pas. Comme toujours leur misère me touchait, leur rudesse d'ébauches surtout, qui fait penser à l'élémentaire, aux conditions premières de la vie. Sont-ils moins heureux que nous, pensais-je, les êtres, arbres, fleurs, oiseaux, insectes, qui se contentent toujours de ces frustes

données ? A les voir partout si ardents et si vivaces, je me suis demandé bien souvent : où est là « sagesse » et même la « raison » (quels pauvres mots incertains) dans leur abandon confiant aux forces éternelles, ou bien dans nos exigences, notre avidité, nos prétentions, nos haines ?

— Tè ! fit Lézin tout à coup ; regardez Milou, là-bas, qui lève ses truffes. Ah ! le bougre, il sait les arranger, celui-là. Quand il en trouve de creuses, il les bourre de terre : à trois mille francs le kilo, vous comprenez...

Nous approchions du *leveur* de truffes qui, feignant de ne pas nous avoir aperçus, allait pas à pas, flanqué de sa truie, son bâton à la main, vêtu du *camias*, blouse grossière en toile bise, aux pieds les sabots-bâtards, les jambes serrées dans ces houseaux de toile bleue qu'on nomme ici, bizarrement, des *garramaches*.

— Hooou ! fit-il avec un haut-le-corps, simulant la surprise comme nous arrivions sur lui. Et retenant sa truie, qui grognait comme on tousse en reniflant vers nous (elle relevait, au bout du groin, son nez camard, mobile, en disque rebordé) :

— Et où êtes-vous venus vous perdre, vous autres, par ici ? Ah ! vous voyez, Monsieur Pierre, je ne peux plus me baisser seulement, je me *double* comme une bouteille.

— Allez, allez ! trancha Lézin. Fais-nous voir ce qu'elle sait faire, ta maoure !

Et Milou, avançant vers la truffière voisine — une aire dénudée autour d'un chêne bas — poussa la truie de son bâton. La bête allait, à tout petits pas circonspects, le nez au ras du sol, et parfois s'arrêtant, se mettait à fouir. Autour du groin moussait la terre rouge, criblée de pierailles blanches. Soudain hop ! l'animal s'immobilisait, tête détournée comme un chien à l'arrêt et l'homme, déposant sous son nez quelques grains de maïs, soulevait du bout pointu d'une tige de fer de belles truffes rouges de gangue, qu'il glissait sous son *camias*, dans un sac de toile pendu à son cou.

— Que c'est curieux tout de même, la truffe, soliloquait Lézin. Et, tourné vers moi : « Dites, Monsieur Pierre, vous qui êtes savant, comment ça se fait qu'on n'en trouve jamais dans la plaine ? Et d'ailleurs, même ici, il s'en faut bien qu'elle vienne partout. Là derrière, tenez, ou bien de

ce côté, à Serres ou à Vieilfour, jamais on n'a vu de truffières. Peut-être que la terre est trop bonne ? Mais là alors, où elle est si maigre (il me montrait à gauche, vers Sourbil, la farouche solitude où les rocs hérissés sortent de terre comme des os trouant la peau) pourquoi non plus n'y en a-t-il jamais ? Qui sait : les truffes et les plantes, c'est peut-être un peu comme nous : moi, tenez, tel que vous me voyez, jamais je crois je ne m'acclimaterais dans un autre pays... ».

Et cet homme essayait de me dire, comme on s'étonne ou s'excuse, à mots hésitants et rêveurs, masqués de pudique ironie, son incompréhensible amour pour ces grèzes, ces fraus, ce pauvre désert de pierres et de buis.

Qu'il m'était doux de rencontrer enfin, chez ce paysan du causse, le sentiment naïf encore, frais toujours, du mystère des choses et celui des réalités invisibles, le goût de ce qui ne sert pas et ne rapporte rien : « c'est une âme qui voit encore », remerciait mon cœur rassuré.

— Chut ! Ne bougez pas ! fit Lézin tout à coup. Avancant à petits pas vers le rond d'une truffière :

— Vous l'avez vue, dit-il, la mouche ?

— Quelle mouche ?

— Attendez : vous allez la voir revenir.

Et de fait, quelques secondes plus tard, je voyais se poser, tomber à terre plutôt, une mouche grêle et grise. ..

— Bon, vous la voyez maintenant ? Eh bien il n'y a pas à s'y tromper, vous avez une truffe là-dessous.

S'accroupissant à deux genoux il se mit à creuser le sol de la pointe de son couteau. De temps à autre il prenait un peu de terre au creux de sa main et, s'asseyant sur les talons, il la reniflait en fermant les yeux. Guidé par l'odorat, comme une créature bien née des premiers âges, il cherchait à tâtons, à l'aveuglette, dans quelle direction le parfum allait croissant.

— Tenez ! dit-il bientôt. Et il me tendit une belle truffe toute ronde, grosse comme un œuf, dure, dense, grenue, au puissant et poignant arôme.

Quel mystère ! s'étonnait au fond de moi mon cœur où renaissait l'enfance. La truffe : fruit étrange des ténèbres, gemme vivante de nos causses, qui apparaît çà et là, à proximité de certaines racines mais sans relation visible avec

elles, intraitablement exclusive et même tyrannique dans le choix de ses voisins. Elle ne supporte auprès d'elle en effet qu'un petit nombre de vivants auxquels elle lie son destin : noisetiers, genévriers, aubépines, chênes surtout, et l'arbuste élu ne diffère en rien, sinon quelquefois par sa taille réduite, de ses congénères dédaignés.

— Regardez, dit Lézin, me montrant, autour d'une maigre garrouille (c'est un bouquet de jeunes chênes) un espace pelé par plaques, où l'herbe noirâtre achevait de mourir : « voilà une truffière qui naît. Dans deux ou trois ans, peut-être l'année prochaine, elle commencera à donner : nous appelons çà un cramadis ».

Naissance d'une truffière : quelle leçon pour notre orgueil ! Il semble en effet qu'une flamme souterraine, sur l'aire prédestinée, brûle l'herbe touffe à touffe. On voit le mal, comme une pelade, gagner de proche en proche. Rouses, noires, tout à fait mortes, disparaissent une à une non seulement les plantes de surface, les bohèmes à tête folle qui campent un an et s'en vont, mais les sédentaires les plus âprement agrippées, les fétuques, les thyms, les globulaires à racines torsées et jusqu'à cette réduction d'asphodèle : la phalangère-à-fleur-de-lys, dont les griffes charnues serrent profond la terre-mère et font de son ocre vif le blanc si pur de leurs étoiles.

Dès la Saint-Jean d'été, voilà que par endroits la terre se craquèle comme, au fond d'une mare, la vase desséchée. Ce signe ne ment pas : des truffes se forment là-dessous. Toutes blanches, quoique grenues déjà et très bien conformées, elles n'ont encore aucune odeur. Il faut que mystérieusement les travaillent le ruissellement des pluies de l'automne, la constriction des gelées d'hiver. Et vers Noël, quand reviendront les grives, de tant de macérations et d'épreuves naîtra leur prodigieux parfum.

— Et remarquez, fit soudain mon compagnon, qu'une truffière se perd comme elle est venue, sans qu'on sache pourquoi ni comment.

Il avait donc renoncé, une fois de plus, à recevoir de ma « science » l'explication d'un phénomène banal, d'expérience immémoriale pour les gens de ce pays. Peut-être méditait-il sourdement, comme moi, ce conseil de prudence et

d'humilité que nous donnent, toujours en vain, les choses les plus simples. « C'est bien curieux », se bornait-il à répéter. Et moi-même, qu'avais-je de plus à dire ?

— Vous connaissez, ajouta-t-il, cette petite bête qui mange les truffes, dans la terre ?

De ce coléoptère, couleur de cannelle en effet comme le dit son nom, je ne savais de plus que son étiquette latine et sa place arbitraire dans un groupe fictif. De la mouche aussi, vive et volante en plein hiver, intempestivement éveillée au cœur le plus noir de la noire saison, quand tous les autres insectes rêvent encore dans leurs limbes, lités de pâles bandelettes... Et pourquoi ou comment donc, fut assigné à ces quelques êtres, comme mets exclusifs parmi tant de nourritures terrestres, le tubercule clandestin ? Mais allons : n'est-ce pas assez pour nos cœurs, pour notre esprit, pour notre dignité, notre bonheur peut-être, de bien regarder tout cela, d'admirer et de chérir ?

*
**

Quand nous redescendîmes, le soir, le soleil avait fondu les frimas, décapé la terre. Au lointain, des bois violâtres et le ciel rouge des couchants d'hiver. Autour de nous, quelques fleurs encore, achevant le cycle de l'année : dans les grèzes, un peu partout, des scabieuses colombaires portant à bout de rameaux leurs boules d'un mauve étiolé. Près de la Bouriasse, dans les champs cultivés, des renoncules rampantes et (encore ou déjà) quelques ptérothèques perclus. De sorte, me disais-je, que l'anneau est à peu près complet ; et celles qui ferment le cercle, qui relient de leur gurilande d'espérance l'an qui meurt à l'an qui vient, ce sont les élébores, dont la grappe a déjà crevé hors de vieille tige et se renfle en crosse jaunâtre, toute prête à laisser couler sa charge de grelots, tous ces yeux en globes qui s'ouvriront bientôt, au-dessus, s'il en vient, des premières neiges, pour regarder finir l'hiver et ne pas manquer, surtout l'arrivée du printemps.

Relevant la tête, promenant mon regard sur le grandiose horizon : quelle paix et quelle noblesse, dans ce déploiement solennel ! Je sentais à plein, directement de mes sens à mon cœur, ce conseil de sagesse et de bonté que la terre don-

ne à l'homme. Comme ils perdent leur temps, me disais-je, la pensée revenue, ceux qui se détournent de la simplicité des choses et des spectacles vraiment augustes (le discrédit de ce mot : n'est-il pas la preuve de l'abaissement de trop d'âmes ?) multipliés autour de nous. Le décor de notre existence, tant de beauté offerte à nos cœurs, tant de problèmes posés à notre esprit, cela ne suffit pas à beaucoup d'hommes. Ont-ils raison ? Ai-je tort ? Là n'est pas la question : je sens que c'est une chance pour moi d'aimer d'un tel amour, chaque jour plus fort et plus intime, les choses belles ou curieuses qui me sont offertes, innombrables, gratuites, à chacun de mes pas. Je sens qu'il faut que je prenne bien conscience de ma joie, que je la goûte pleinement, que j'en reconnaisse le prix. La sottise et la bassesse seraient de ne pas voir cela, de ne pas comprendre cela, comme ceux qui ne remarquent même pas les bienfaits dont on les comble, les avides, les ingrats.

Saint-Antonin-de-Rouergue, Hiver 1955.
